



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

GARNITURES. — Les étoffes riches sont très-recherchées pour les soirées et le théâtre, avec ornements de dentelle blanche sur les nuances claires, et dentelle noire sur couleurs foncées.

Nous signalerons comme nouveauté une robe de moire antique, fermée sur les côtés par des nœuds formés de petites barbes en dentelle.

Une robe en damas *gris de ciel*, avec une échelle de blonde même nuance, se continuant sur les deux devants d'un corsage ouvert.

Une robe moire antique rose, ornée de blonde mélangée d'argent.

Une robe damas-reps violet brochée couleur sur couleur, à trois volants noirs formant guirlande, retenus de distance en

distance par des choux en rubans de gaze.

Sur les dentelles ou redingotes de négligés, on pose des nœuds en pareil dont les coques sont en étoffe double et de biais, bordées, ainsi que les pans, d'un très-petit filet.

Sur des robes en velours épinglé, des ornements en tablier en passementerie de chenille.

Sur les robes de drap ou de cachemire, des brandebourg couvrant le corsage et la jupe.

Sur des robes de satin uni, couleur claire, des franges en plumes, disposées en tablier.

Sur du satin foncé, des ornements en velours frappé, couleur sur couleur.

Sur du reps uni bleu de France, des revers bordés en dentelle tuyautée à double rang.

Robe de popeline, avec feuillage en étoffe, ornée de petites dentelles de laine.

Redingote en soie brochée en couleur; jupe unie, le corsage seulement orné de passementeries posées à plat, et formant un dessin.

Robes *gros grain* unie, brodée en soie floche, à grands bouquets distancés au bas de la jupe, et petits bouquets sur le corsage et les manches.

Sur des robes de tulle, des ruches en tulle séparées par des ruches en ruban.

Bouillonnés de tulle de deux nuances, mêlés à des bouillonnés de satin.

Sur le crêpe, des volants lamés en argent ou en or. — Neuf petits volants festonnés en soie de couleur.

Sur une robe en tulle blanc, un bouillonné en tulle de chaque côté de la jupe, recouvrant une guirlande de petites roses sans feuilles.

Deux jupes de tulle rose, terminées chacune par un épais bouillonné de tulle, *crevés* retenus de distance en distance par une petite branche de fluxias.

Enfin, sur une redingote habillée, en reps vert-chou, la jupe fermée des côtés par deux bandes d'hermine qui remontent en rétréci vers la ceinture; le corsage, très-ouvert, entouré d'hermine, ainsi que les manches demi-longues.

Les corsages de toutes ces robes sont façonnés avec le goût exquis que les maisons justement renommées apportent dans leurs innovations. Ceux décolletés à la grecque, ou plats, avec une berthe, sont toujours gracieux. Pour les robes sévères, on conserve la forme Louis XIV. Quant aux manches, elles sont variées de façon et d'ampleur.

— La fourrure *fait fureur*; on en garnit les pardes-us, les robes, les chapeaux, jusqu'aux bottines, sur lesquelles retombe une chaude garniture de zibeline, et les pantouffles de satin sont doublées en hermine. Les mariées ont, sur leur toilette, une espèce de mantelet court, à manches demi-longues, en velours blanc bordé de cygne. — Les capuchons pour sortie de spectacle sont aussi ornés d'une fourrure très-étroite, et la petite pèlerine qui y est attachée doublée en fourrure.

La dimension des manchons est la même

que l'an dernier, mais on les double tous en satin blanc.

Le bas, en zibeline, se porte encore le matin avec un manteau de velours tout uni.

Serteaux¹ a de charmants modèles de cazawecks et de sorties de bal fourrés en vison du Canada.

— Par cela même que les costumes d'hiver sont un peu sérieux, on a un grand luxe de lingerie pour les égayer un peu. Plus une robe est fanée, plus il faut voir *du blanc*; aussi y a-t-il une grande recherche dans les fichus et les sous-manches, les fichus nouveaux pour les robes fermées, et les guimpes pour les robes ouvertes, sont de charmants modèles chez M^{me} Payan². Sous-manches à bouillonnés, à dentelle *régence*, en toile brodée, en bruxelles, en filet brodé; guimpes à revers à petits volants, à jabot fixe, cols en broderies variées et magnifiques, et à côté de ces détails, des robes de bal, dont nous reparlerons au premier coup d'archet.

— Pour le matin, on porte des chapeaux de feutre, doublés en satin de couleur.

Pour le soir, nous avons vu chez M^{me} Dasse³ de charmants chapeaux de crêpe et dentelle, ornés en plumes de deux nuances.

Des chapeaux en velours, ornés de plumes de cazoard et de héron. — Des chapeaux en peluche, avec un bouquet en tête de plumes sur les côtés.

Des capotes en velours épinglé blanc et rose; — des capotes de satin uni, et, sous la passe, une garniture de plumes couchées sur la passe, et une plus petite venant la rejoindre en partant du bavolet. Capotes de satin blanc, bordées d'un large bouillon en crêpe lisse. — Chapeau de satin bleu de France, avec résille en chenille, couvrant le fond et retombant en glands de chaque côté de la passe. — Capote en velours vert, avec dentelles noires sur les coulisses. — Capote en velours gris-feutre, doublée de satin rose et ornements de blonde. — Chapeau en peluche blanche, avec choux de satin. — La forme de ces chapeaux est

¹ Rue Saint-Honoré, 323. — ² Rue Vivienne, 15. —

³ Rue Richelieu, 38.

très-évasée et encadre le visage totalement; les ornements en plumes dominant.

— Les pointes dites *fanchon* sont aussi de bon goût au coin du feu; on en voit en fillet noir ou blanc, brodé en couleur. On les attache très en arrière, avec un nœud de ruban de chaque côté. Les pointes en dentelle se retiennent par des épingles à tête sculptée, en corail.

— On porte aussi, en négligé, des petits bonnets en tulle bouillonné, avec des nœuds multicolores, ou couverts de petites blondes, avec velours cerise ou orange.

— Pour le soir, les coiffures en dentelle et en blonde riche sont très-ornées de fleurs; nous avons remarqué une large barbe en blonde, serpentant sur une guirlande de fruits de Constantin¹, et les bouts retombant derrière la tête sur la torsade de cheveux placée un peu bas.

LA PETITE LYDIA.

CAUSE CÉLÈBRE ANGLAISE.

1737.

I.

Une longue file de carrosses stationnait devant la grille d'un des plus somptueux hôtels de Londres, et les sons d'un harmonieux orchestre apprenaient aux curieux que lady Griselda Willis, riche veuve de Westminster, donnait un *raout*. Des femmes élégamment parées, soigneusement poudrées, sortaient frémissantes de leurs chaises à porteur, et se glissaient comme de légères sylphides sous le vestibule somptueux. Une voiture à la dernière mode, s'étant fait jour à travers la foule, pénétra, non sans peine, jusqu'à l'entrée de l'hôtel; il en descendit un brillant officier, qui offrit la main à une jeune dame et la conduisit dans les salles du bal. Des murmures d'admiration les accueillirent; plus d'une coquette baissa son éventail afin de jeter un regard furtif sur le beau cavalier; les hommes interrompirent leurs fades compliments pour contempler sa ravissante compagne. Lady Griselda s'empressa de ve-

¹ Rue d'Antin, 7.

nir à leur rencontre. En ce moment la musique donnait le signal du menuet: le nouvel arrivé confia sa femme à un des merveilleux du bal et invita à danser la maîtresse de la maison.

Après l'échange de quelques phrases insignifiantes et des banalités de la politesse:

— Eh quoi! toujours aussi amoureux de Fidélia? lui demanda lady Willis d'une voix enjouée. C'est un ange, n'est-ce pas?

— Un ange du ciel! s'écria le capitaine Faag avec exaltation. Si vous saviez comme notre existence suit un cours paisible... On appelle cela de l'uniformité, mais c'est le bonheur. Parfois je m'étonne de voir qu'on puisse compter tant de jours sans nuages; je m'en effraye même, car un orage, un seul, m'accablerait. Je me suis tellement endormi dans ma félicité, que je la croirais à jamais détruite au premier coup de tonnerre qui me réveillerait.

— Décidément vous êtes le plus tendre, le plus constant des maris.

— Qui ne deviendrait parfait dans l'intimité d'un être aussi adorable que Fidélia?

— Parfait!... Vous l'êtes donc, monsieur?

— Plus qu'autrefois; mais je n'en ai pas moins besoin de conseils, des vôtres, madame.

En parlant ainsi, il reconduisit sa partner à sa place, et il s'assit près d'elle.

— Ah! dit celle-ci, quelle chaleur étouffante!... Hannah, mon eau de Luce, s'il vous plaît.

Une jeune fille, debout derrière le fauteuil de sa maîtresse, présenta gravement un flacon à Sa Seigneurie; puis, soulevant ses yeux un instant abaissés, elle les attachait sur le gentleman. Ce dernier pâlit et détourna vivement la tête. Bientôt, prétextant une forte migraine, il salua et se perdit au milieu de l'assemblée.

Hannah était restée immobile; son front avait cherché un appui dans sa froide main, un nom effleura ses lèvres... le nom de Williams Faag!

II.

14 février.

« Je vous ai donc retrouvé, mon Williams chéri... Si j'en juge par votre émotion, vous n'aviez point oublié l'infortunée

Hannah Gerson. J'avais tort d'accuser la Providence... Que mes larmes soient séchées ; que les roses de l'innocence viennent de nouveau colorer mes joues ! La vie est bonne puisqu'elle amène la joie après l'amertume. Oh ! j'ai été heureuse quand vous avez pâli... Me reconnaître, c'est m'aimer encore, et vous m'avez reconnue ! Pouvait-il en être autrement ? vous êtes si généreux, si noble de cœur ! — Dites, oh ! dites que vous ne me repousserez pas. Mon Williams, ayez pitié de moi ; sauvez-moi d'une dernière, d'une irréparable faute : si vous ne recueillez la pauvre Hannah sous votre toit hospitalier, demain les flots de la Tamise rouleront son cadavre. »

Même jour, deux heures après.

« De grâce, Hannah ! songez à mes devoirs d'époux : ils me défendent d'unir la femme coupable à la femme pure et sans tache. Je suis prêt à vous assurer un sort indépendant. Retournez en Ecosse, et expiez-y dans la retraite une erreur que je déplore sincèrement. »

Onze heures du soir.

« Demain Hannah Gerson n'existera plus si Williams Faag ne se rend pas à sa prière : elle ne veut plus de la vie si cette vie ne s'écoule pas auprès de Williams. Qu'il réfléchisse et réponde. Il suffit d'un mot dit à lady Griselda pour qu'elle propose Hannah à mistress Faag, et pour que mistress Faag l'accepte. »

17 février.

« Ma chère Fidélia,

« Vous m'obligeriez en consentant à prendre à votre service miss Hannah Gerson, ma femme de chambre. Elle est tellement enchantée de la belle mistress Faag, qu'elle a le plus vif désir d'entrer dans sa maison. Je vous aime trop pour être jalouse de cette préférence.

» Votre très-dévouée,

» Lady Griselda WILLIS. »

Le lendemain Hannah était installée chez le capitaine. Fidélia avait confié à ses soins son bien le plus précieux, sa petite Lydia, une enfant de deux ans, charmante comme un rêve d'amour.

III.

Le 10 avril de la même année, trois

dames revenant d'entendre le sermon cheminaient lentement dans les rues de Douvres. La première, âgée d'environ soixante ans et mère de mistress Faag, était toute couverte de fleurs, toute fardée ; on eût cru voir une de ces coquettes antiques que, depuis, Sheridan a si bien dépeintes. — La seconde, arrivée à l'âge que les femmes n'avouent plus, causait, en agitant son riche éventail de plumes, avec la plus jeune des dames, dont la toilette était remarquable par sa gracieuse simplicité.

— Je ne vous le cache pas, lui disait-elle, malgré la vive affection qui nous unit, l'idée de mon prochain départ pour Dublin est loin de me déplaire, car votre ville de Douvres commence à m'ennuyer mortellement. Le capitaine est vraiment singulier de vouloir s'enterrer aussi longtemps au fond de cette insipide province.

— Vous savez, ma bonne Griselda, que Williams a des affaires à régler dans le Kentshire, et en épouse soumise...

La soumission est une chose fort méritoire, mais parfois elle dégénère en faiblesse. Battez des ailes, ma douce colombe, et montrez-vous à la cour du vice-roi.

Mistress Faag sourit angéliquement en secouant la tête. Bientôt après, la porte de sa maison s'ouvrit sous le coup de marteau qu'elle y appliqua : les trois dames entrèrent dans un parc dessiné selon le goût du dix-huitième siècle. « Voulez-vous m'accompagner au pavillon ? dit Fidélia à lady Willis ; j'y ai laissé mon luth et mon éventail. » Et elle l'entraîna vers une petite pagode chinoise ; mais comme elles s'arrêtaient à chaque pas pour cueillir des fleurs, leur compagne, malgré son âge avancé, les avait précédées. Les deux amies la virent tout à coup rester immobile près du pavillon, ainsi qu'une personne qui cherche à entendre une conversation dont le sujet l'intéresse ; ne sachant ce que cela signifiait, elles hâtèrent le pas... Mais la vieille dame leur ayant fait signe de se taire, elles se mirent à marcher sur la pointe du pied, le cœur ému, l'air curieux, et retenant leur souffle. Le bruit de deux voix les frappa : c'était la voix du capitaine et celle d'Hannah.

— Cher Williams, disait la jeune fille, que je vous aime ! que je suis reconnaissante quand vous daigniez jeter sur moi un



Barreau

2481.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Petit bord et Chapeau en velours des M^{mes} de M. Dupré, r. Richelieu, 33. Sortie de bal en satin. Manteau de velours garni de martre zibeline des M^{mes} Gen, r. Vivienne.

Mess. S. & J. Fuller, 34, Bathurst Pl. Lond.



regard de compassion ! Comprenez-vous cependant combien je dois souffrir lorsque vous lui parlez d'amour à *elle*, ma rivale, votre femme légitime?... Oh ! alors je la hais et je vous hais aussi...

— Cessez de l'insulter, Hannah ! c'est un ange. Ne réclamez rien, vous n'avez pas de droits ; en cédant à vos prières, en vous recueillant dans un asile sanctifié par l'innocence, j'ai voulu vous épargner un crime, mais non vous rendre un cœur qui ne vous appartenait plus.

— Oh ! merci, mon Dieu ! murmura la douce Fidélia. — Il m'aime toujours !

— L'infâme ! » s'écria la douairière, qui poussa avec indignation la porte du pavillon. A l'aspect de Fidélia et de sa mère, un double cri de désespoir se fit entendre. Hannah, qui veillait sur la petite Lydia, voulut sortir et se trouva face à face avec lady Egerton : « Retirez-vous ! » lui dit celle-ci d'un accent irrité. La pauvre fille disparut derrière un massif de verdure. La mère de mistress Faag alla droit à Williams : « Vous êtes un lâche, monsieur. Est-ce ainsi que devrait agir un honnête homme ? La plus belle, la plus riche héritière des Trois-Royaumes, aussi indignement trompée !... »

Le capitaine, accablé, se promenait à grands pas sans oser lever les yeux. Enfin il se jeta dans un fauteuil en se cachant le visage de ses deux mains. Ce fauteuil était celui qu'Hannah venait d'abandonner. Aux pieds de Williams reposait la gentille Lydia, couchée sur le tapis, à côté d'une large corbeille de fleurs. Après avoir longtemps folâtré, l'enfant, fatiguée du jeu, avait incliné sa jolie tête blonde vers la corbeille et s'était fait un oreiller de roses et de violettes. Ce jeune être endormi au milieu de touffes de fleurs offrait quelque chose d'angélique. Bientôt Lydia souleva ses paupières, un léger murmure s'échappa de ses lèvres vermeilles ; elle tendit à Williams ses petits bras nus. Le capitaine se pencha vers elle, et la pressant contre son cœur, il la couvrit de baisers. Lydia se débattait en laissant éclater un rire frais comme la brise printannière, et ses doigts se mêlaient à la chevelure de Williams. En un instant les doigts de Lydia furent blanchis et répandirent sur l'uniforme du

capitaine une poudre odorante. Puis la charmante espiègle courut à sa mère ; mais, pour la première fois indifférente à ses caresses, Fidélia interrogeait son mari d'un regard inquiet.

— Williams, ô Williams ! que signifie tout ceci ? demanda-t-elle.

— Ma Fidélia, pardonnez-moi. Je suis moins coupable qu'on ne le pense.

Elle voulut s'approcher de lui ; mais lady Egerton la retint violemment en disant :

— Ne l'écoutez pas, il est indigne de pardon !

— Oh ! s'écria Williams avec feu, depuis longtemps je ne l'aime plus cette femme.

— Il ne l'aime plus, dit Fidélia en versant un torrent de larmes ; mais il l'a donc aimée !...

— Fidélia, revenez à vous, je vous avouerai tout, car je compte sur votre générosité. — Il y a quatre ans, je me rendis en Ecosse auprès d'un vieux parent. Habitué à une vie brillante et animée, je commençai d'abord par m'ennuyer ; puis, pour me distraire, je courtais les femmes qui se trouvaient sur mon passage. Parmi les plus jolies, je remarquai la fille d'un fermier : Hannah Gerson était passionnée ; je lui parlai d'amour, elle m'écouta et fut perdue. Une lettre de mon père me rappela à Londres. Afin d'empêcher Hannah de me suivre, je partis à son insu. Ai-je besoin d'ajouter que vous me fîtes oublier l'exaltation d'un jour ? Je revis Hannah au bal de lady Willis ; le lendemain elle m'écrivait et me suppliait de la recevoir chez moi. La crainte qu'elle ne prit une résolution désespérée m'obligea de céder... Vous savez le reste. Que décidez-vous à l'égard de miss Gerson ?

— Rien encore, répondit Fidélia. Cette intrigue est un secret que nous devons tous enfouir au fond de notre cœur.

— J'espère, s'écria la douairière, qui avait eu peine à se contenir, que vous ne garderez pas davantage cette créature chez vous ?

— Agir autrement, reprit timidement la jeune femme, ce serait ne pas respecter mon titre d'épouse.

— Mais si vous la renvoyez, elle se tuera, murmura le capitaine avec angoisse.

— Je crois, dit lady Willis, qu'il serait pénible pour M. Faag et Fidélia d'être té-

moins de la douleur de cette infortunée. Il conviendrait mieux peut-être qu'ils allas- sent passer un ou deux jours à la campa- gne. Pendant ce temps, lady Egerton con- gédierait Hannah.

Ce conseil fut adopté.

IV.

Hannah avait été transportée dans sa chambre, évanouie et en proie à une fièvre ardente. Mais lady Egerton n'attendait qu'un moment de calme pour lui annoncer la décision prise à son égard.

C'était vers le soir; Williams, sa femme et lady Willis venaient de monter en car- rosse, se rendant au château de Douvres, et ils avaient laissé la petite Lydia sous la garde de lady Egerton. Lorsque la douai- rière entra dans la chambre de la malade, le crépuscule y jetait des lueurs incertaines. Hannah était assise près de la fenêtre ou- verte... La brise soulevait ses longs che- veux noirs, qui retombaient de chaque côté de son visage comme un voile de deuil. La jeune fille tourna lentement la tête vers la grande dame, qui se tenait droite et hau- taine à une distance de quelques pas. En apprenant son arrêt, elle se tordit les bras et se précipita aux genoux de son juge :

— Grâce! criait-elle à travers ses san- glots; milady, ne me chassez pas... Ma vie est ici!

— Folle! le chagrin ne fait pas mourir, et d'ailleurs l'honneur de ma famille est pour moi au-dessus de toute considération.

— Mais qui donc l'a flétri votre honneur? Mistriss Faag n'est-elle pas toujours pure et aimée? Et moi, ne suis-je pas délaissée pour elle? ne suis-je pas la feuille desséchée qui fait ressortir la beauté de la brillante fleur? A-t-elle à m'envier un seul regard, un seul sourire depuis son union avec celui que j'aimais avant elle?

— Peut-être en aurait-elle le droit, ré- pondit avec le plus grand sang-froid lady Egerton.

— J'ai pourtant dit toute la vérité, et vous ne me croyez pas! A quoi sert-il donc de dire la vérité? vous en foule-t-on moins aux pieds pour cela?... Eh bien! non, je men- tais : sir Williams m'a enivrée de serments d'amour; il a blasphémé avec moi contre cette femme si pure; non, je ne suis pas une

créature abandonnée... Je suis triomphante, je suis heureuse!

Et elle pleurait en parlant ainsi.

— Misérable! s'écria lady Egerton, sortez d'ici, et puisse la foudre vous écraser au seuil de cette porte!

— Je ne crains ni le ciel ni la terre; pau- vre étoile errante, je suis mon chemin... J'ai mon but; prenez garde à vous, je me vengerai... »

Lady Egerton leva les épaules, et s'éloi- gna en jetant sur l'insensée un regard de dédain et de mépris.

V.

Le lendemain, à la pointe du jour, une femme se glissait mystérieusement hors de l'hôtel du capitaine Faag, tenant un lourd paquet caché sous son plaid. Elle suivit d'un pas rapide la rue de Snargate, et passa bientôt un pont de bois très-élevé qui, à cette époque, existait à Douvres, séparait Snargate street de la promenade nommée Rope, et que l'on était obligé de traverser pour atteindre le bord de la mer. L'oiseau de nuit effleurait l'onde en s'enfuyant, et la faible lueur de l'aube éclairait à peine cette solitude. L'inconnu parvint enfin à un lieu appelé le Môle; là elle s'assit, et ouvrant son manteau, déposa sur le sable une petite fille endormie que ce mouvement réveilla. Lydia se mit à caresser Hannah Gerson. Cette dernière détourna son pâle visage et resta quelques instants dans cette muette attitude, ayant l'enfant couchée à ses pieds et sentant le froid des vagues qui venaient se briser sur la plage... Puis, s'ar- rachant tout à coup à cette morne stupeur, elle saisit Lydia comme si elle eût voulu la baigner; mais, au lieu de la mettre dou- cement dans l'eau, ainsi qu'elle avait l'ha- bitude de le faire, elle la jeta dans la mer aussi loin que ses forces le lui permirent.

La marée montait, les vagues roulaient furieuses, et leur écume inondait le rivage. L'innocente créature fut rapportée vers la grève : elle tendit ses petits bras à Hannah Gerson, et fit entendre quelques gémisse- ments; mais la folle ne l'écoutait pas; elle étreignait son cœur avec violence, ses yeux étaient sans regard, ses lèvres sans parole. L'enfant disparut, et on ne la revit que plus tard quand la marée, en se retirant, eut laissé son corps sur la plage..

Sa vengeance accomplie, Hannah se leva lentement, s'appuya contre un rocher et se mit à mesurer la profondeur de l'abîme.

— Du moins, murmura-t-elle, penseront-ils à moi en pleurant leur fille!...

Au moment où elle allait se précipiter dans les flots, le remords qui commençait à l'agiter lui fit croire qu'une personne approchait. Sans se rendre compte de ses sensations, elle eut peur. L'idée de la fuite remplaça celle du suicide. Aussi rapide que l'éclair, Hannah courut, courut longtemps, comme poursuivie par mille fantômes bizarres. La figure désolée de Fidélia, serrant contre son sein maternel son pauvre enfant sans vie, semblait vouloir s'opposer à son passage...

Après avoir erré ainsi jusqu'à la baie Sainte-Marguerite, elle aperçut une caverne creusée dans le roc, et résolut de s'y retirer. Là, livrée à ses réflexions, elle s'abandonnait au plus affreux désespoir, lorsque le son d'un cor frappa ses oreilles. Cette grotte était le rendez-vous habituel des chasseurs du pays : plusieurs gentlemen y pénétrèrent. Le premier qui s'offrit à la vue d'Hannah, ce fut Williams Faag.

— Vous ici ! s'écria-t-il en la reconnaissant ; vous que je laissai hier à Douvres. La douairière vous aurait-elle chassée assez indignement pour que vous ayez été obligée de chercher un refuge dans cette caverne ?

Hannah Gerson s'agenouilla : « Liez-moi, disait-elle avec égarement, conduisez-moi devant mes juges !

— Ne cédez pas à sa prière, dit Williams, elle est folle.

— Non, j'ai été folle, continua la jeune femme, et maintenant je ne suis plus qu'une criminelle.

Le capitaine se pencha pour la relever ; mais elle, reculant avec effroi :

— Ne m'approchez pas ! je suis indigne d'être touchée par vous, Williams ; je vous souillerais !

— Grand Dieu ! dit Faag, pénétré d'un sinistre pressentiment ; qu'avez-vous donc fait ? Parlez, parlez...

Hannah Gerson rejeta en arrière ses longs cheveux noirs, elle inclina son front vers la terre, et répondit avec un accent déchirant :

— J'ai tué Lydia !

Williams poussa un cri de désespoir, il saisit les mains d'Hannah, et lui serrant convulsivement les poignets :

— Malheureuse ! avoue que c'est un affreux mensonge... Tu n'as voulu que m'effrayer n'est-ce pas ? ma fille chérie existe encore...

— J'ai tué Lydia !

Il laissa échapper les mains de la coupable, poussa un sourd gémissement, et alla tomber à la renverse contre une des parois de la grotte. Le sang jaillit aussitôt de sa tête. Les spectateurs de cette scène de deuil s'empressèrent de secourir le capitaine. Quelques-uns des chasseurs, croisant leurs fusils, le portèrent au château de Douvres sur ce brancard improvisé. Les autres se chargèrent de conduire Hannah à la ville.

C'était un samedi, jour de marché : les habitants de Douvres et des environs encombraient les rues. La mystérieuse disparition d'Hannah Gerson et de Lydia avait captivé l'attention générale. Lorsque Hannah arriva à Douvres, attachée sur le cheval d'un des chasseurs et escortée par eux, les exécérations de la populace l'accueillirent. La stupeur générale fut si grande, que personne n'eut l'idée de défendre la coupable ni d'attribuer son crime à un dérangement d'esprit. Toutes les classes, tous les âges la condamnaient.

Peu de jours après, plus de cinquante mille spectateurs couvraient les landes de Penendew. Une agitation extraordinaire régnait dans cette foule compacte, dont les regards se dirigeaient vers un échafaud.

Un hurrah s'éleva soudain à l'aspect d'un chariot qui se frayait péniblement un passage à travers la multitude. On entendit ces mots répétés de bouche en bouche :

— Périsset qui a tué l'enfant !

Et une femme pâle et échevelée, qui allait mourir, dit en soupirant :

— J'avais droit, peut-être, à quelque pitié. Pardonnez-moi, Williams ! Pardonnez-moi, mon père !

Ce drame est resté dans le souvenir des habitants de Douvres : le peuple l'y chante encore sous la forme d'une ballade intitulée : *La Petite Lydia*.

ALFRED DES ESSARTS.

LA GUITARE DE M^{lle} RACHEL.

M^{lle} Rachel n'est pas ingrate, dit M. Eugène Guinot dans son feuilleton; elle a bonne mémoire, et, de plus, elle a le bon esprit de ne pas oublier, dans sa prospérité présente, son humble condition d'autrefois. Elle se souvient de ce qu'elle fut, et elle s'en fait justement un titre de gloire en montrant ce qu'il a fallu de mérite pour s'élever si haut étant partie de si bas.

Dans le splendide salon de son nouvel hôtel, M^{lle} Rachel a placé elle-même, à l'endroit le plus apparent, la guitare dont elle se servait dans ses courses vagabondes, lorsqu'elle s'en allait chantant par les rues et les carrefours.

La vieille petite guitare, noircie et sordide, est là, suspendue par sa bretelle de cuir à un clou d'or planté dans la tenture de soie, et faisant contraste au milieu des merveilles du luxe entassées dans ce salon.

M^{lle} Rachel contemple avec bonheur et montre avec orgueil ce souvenir de sa pauvreté passée, ce gagne-pain de son enfance misérable; elle se plaît à la poésie du contraste; elle aime à oublier un instant le rythme de la mélodie tragique pour chercher dans sa mémoire les chansons naïves d'autrefois, en promenant ses doigts blancs et effilés sur les cordes que sollicitait jadis sa main rougie par le froid.

La grande artiste, la grande dame qui habite un palais, qui foule de somptueux tapis, qui porte avec grâce et avec aisance l'élégante toilette de la ville et la royale parure du théâtre, qui prodigue d'une insouciant main le superflu de ses richesses, aime à se rappeler et à dire qu'elle a eu froid, qu'elle a eu faim, qu'elle a marché pieds nus sur le pavé de Paris, qu'elle a frissonné sous des vêtements délabrés, qu'elle était heureuse de sourire, qui accueillait sa chanson, et plus heureuse en-

core de la modique offrande que lui jetaient ses auditeurs du trottoir et des fenêtres.

La guitare de la chanteuse, suspendue dans le salon de la tragédienne, est l'excuse de tout ce luxe, et rend respectable toutes les splendeurs qui l'entourent, en rappelant que la fortune, ainsi prodiguée, est le fruit d'un noble travail et la récompense d'un admirable talent.

THÉÂTRES.

La grande pièce après la petite, c'est-à-dire avant que *le Fanal* soit joué, *l'Enfant prodigue* apporte à l'Opéra les morceaux dont sa partition se compose. Depuis longtemps le poème en est achevé. L'auteur y a semé tout ce que devait lui suggérer son imagination, pour s'éloigner du ballet représenté jadis, sous le même titre, à l'Académie impériale de musique. Parti de la donnée biblique, dont Gardel et lui ont eu à s'inspirer, le nouvel écrivain a fait sans doute plus qu'un programme, et ne s'est pas renfermé dans les conditions du libretto; sa pièce, d'après ce qu'on en dit, est un drame qui admet le spectacle nécessaire à ce théâtre, en même temps qu'il sollicite les émotions du cœur. Dans les parties de l'ouvrage où la scène se passe à Memphis, les poses du Théâtre de la Nation auront belle à se déployer. C'est le cas de rappeler le mot de Napoléon, disant qu'à l'Opéra « il faut jeter l'argent par les fenêtres, pour qu'il rentre par la porte. »

C'est le 15 décembre que s'ouvrent les bals de l'Opéra.—On dit déjà merveille des splendeurs de ces fêtes.

A ce Numéro est jointe la planche 2481.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.